

I

Le soir suivant, je couche à Kisittala, à huit heures de Moulajjé. J'y suis dévoré par les moustiques, car ma moustiquaire est partie hier matin avec tous mes bagages.

Le lendemain matin, à neuf heures, nous sommes à la frontière du Boulémézi et du Bourouli. Pour bornes, il y a deux plants d'euphorbes, presque imperceptibles dans les hautes herbes. A midi, j'arrive à Bourwandi.

* * *

Ma tente est installée devant la demeure de Philippe Nkobé. Depuis quatre ans, ce brave homme est torturé par la maladie, et n'attend que la visite du prêtre pour quitter cette vallée de larmes. Aucun murmure sur ses lèvres : il se contente de souffrir et d'espérer. Je lui administre l'extrême-onction.

Il fait chaud sous la tente à Bourwandi, sur la Sedzibwa, affluent du Haut-Nil. Cette température me rappelle la mer Rouge.

Les environs sont déserts. Pourtant, de-ci de-là, au milieu des buissons, on découvre quelques huttes et, dans un rayon de quatre heures de marche, il y a, dit-on, deux mille âmes.

Enfin arrive le soir et un soupçon de fraîcheur. Des millions de moustiques viennent me donner un concert et s'abreuver de mon sang.

Nous soupçons assis par terre, pendant que la lune nous regarde à travers les bananiers. Puis, à genoux sous le ciel étoilé, nous récitons le chapelet pour ces pauvres âmes qui ne connaissent pas encore le doux Sauveur Jésus, et pour